

Les témoignages
recueillis racontent
l'asservissement
des jeunes filles par
la religion, la famille
ou les stéréotypes.
PHOTO WILLY VAINQUEUR

«Désobéir», quatuor libéré des carcans

Quatre jeunes filles d'Aubervilliers brillent par leur liberté de parole dans la pièce documentaire que leur consacre la metteuse en scène Julie Berès.

C'est une «pièce d'actualité» telle qu'en commande depuis quelques saisons le Théâtre de la Commune à Aubervilliers (Seine-Saint-Denis) à des artistes en leur posant cette question: «La vie des gens d'ici, qu'est-ce qu'elle inspire à votre art?» Une petite forme – peu de décor, peu de moyens –, jouée l'année dernière, qui a monté en puissance depuis sa création à la Commune, que les théâtres s'arrachent, et qui suscite un emballement sur les réseaux sociaux. Le public venu de tous horizons interagit avec les quatre actrices – Lou-Adriana Bouziouane, Charmine Fariborzi, Hatice Ozer et

Sephora Pondi – qui, chaque soir, élargissent l'espace et l'amplitude de leur jeu. C'est donc un spectacle sur les vertus de la désobéissance qui échappe cependant aux bons sentiments et au moralisme, et un sujet plombant – l'asservissement des jeunes filles par la religion, la famille ou les stéréotypes, et comment s'en extraire – qui se révèle extrêmement joyeux grâce à l'aisance et la vitalité des interprètes, qui ne cachent pas leur plaisir d'être sur scène.

Guerrières. La metteuse en scène Julie Berès joue sur une ambiguïté: interprètent-elles ou non leur propre rôle? Ou sont-elles simplement des jeunes actrices et une danseuse (Charmine Fariborzi) très douées, qui s'emparent de la vie des autres? Eh bien tout à la fois, et ce qui importe est comment les mots ricochent dans les quatre corps presque encore adolescents, et font surgir, à travers la multitude des voix, des vérités mobiles. Les quatre jeunes

femmes entrent sur scène par la salle, groupées, comme des guerrières. Et tout à coup, Nour (Hatice Ozer) est seule face à la scène pour raconter comment elle est entrée en religion contre l'avis de ses parents, et a été bernée par un fiancé lointain déjà marié. Nour, ou son interprète – on ne doute pas qu'elles se confondent –, a un visage doux et elle sourit tout le temps. Ce qui pourrait s'apparenter à un témoignage journalistique est reçu dans sa singularité.

Saccades. Julie Berès, qui a collecté pendant un an une multitude de récits avant d'en concevoir un collage avec l'aide des écrivains Alice Zeniter et Kevin Keiss, a bien

fait de situer ce monologue à l'orée de son spectacle qui ne cessera de se complexifier. Ce qui frappe dans sa mise en scène est qu'avec un rien elle parvient à créer des intensités, des contrastes, un genre de sophistication, une ombre chinoise, une extraction du sol sur le plateau, si bien que chacun des aveux s'apparente à une fouille archéologique, trésor douloureux qu'il faut à la fois garder et transformer. Il y a Charmine qu'on enferme dans une chambre en hôpital psychiatrique jusqu'à ce que la danse la sauve, et son interprète, qui commence à parler en dansant sous forme de saccades, percute la scène de son énergie. Ou Sephora, qui raconte comment sa peau noire lui a inter-

dit à jamais le rôle d'Agnès dans *l'Ecole des femmes*, alors même qu'elle avait été choisie par le metteur en scène. Ou encore Hatice, iraniennne, plus libre selon son père «que tous les hommes de la famille», et c'est un reproche. Le spectacle procède par strates et intersections, avec un point d'acmé, quand les quatre actrices réinterprètent donc cette Agnès interdite.

ANNE DIATKINE

DÉSOBÉIR

m.s. JULIE BERÈS Théâtre de la Cité internationale, 75014, jusqu'au 8 décembre. Et du 13 au 21 décembre à la Commune à Aubervilliers (93), du 9 au 19 mai à Paris-Villette, 75019.

